

Charles DELLESTABLE

LA PALETTE DES APPARENCES

P.E.N. Club de Monaco

© 2009 - Charles Dellestable et P.E.N. Club de Monaco

Prix Armand Lunel 2009

La troisième édition de ce prix a connu un très grand succès auprès de jeunes talents de tous âges. Nous avons reçu une cinquantaine de manuscrits parmi lesquels un ouvrage a retenu l'attention de tous les membres du jury et donc remporté le titre 2009 : "La palette des apparences" de Charles Dellestable.

Charles Dellestable est né le 24 juillet 1968 à Nancy.

Après une maîtrise de Droit obtenue en 1990, il rentre au Ministère de l'Economie où il exerce actuellement les fonctions de chef de service à la Trésorerie Générale de la Haute-Vienne.

Ses parents, décorateurs d'intérieur, lui ont transmis le goût de l'art et des antiquités.

L'inscription à un atelier d'écriture en 2009 l'incite à proposer ses textes à des concours de nouvelles.

La palette des apparences est née d'une fascination adolescente à l'endroit de Madame Vigée-Lebrun. L'entier contexte historique, la chronologie des événements, et leur véracité ont fait l'objet de mois de recherches, à tel point que l'auteur fut à un moment donné incapable de démêler le vrai de l'imaginaire de ses propres écrits !

Paris, Janvier 1842

Ma bonne Eugénie,

Séchez vos larmes et lisez ce qui suit, vous êtes trop jolie pour longtemps porter le deuil de cette vieille impotente que j'étais devenue. Je tenais à ce que ces lettres vous fussent remises après ma mort, n'ayant jamais eu le courage auparavant de dévoiler la vérité. Des lettres de votre tante ? Qu'a-t-elle donc à vous livrer que vous ne connaissiez déjà ?

Il est pourtant un épisode de ma vie dont je ne vous ai jamais entretenue, et que j'ai dissimulé avec ardeur. Le voici dorénavant entre vos mains, je vous laisse libre d'en faire ce que bon vous plaira. Près de cinquante années se sont écoulées depuis cette étrange histoire, or tout est demeuré ardent en ma mémoire. Aucune couleur, aucun geste, aucune parole ne m'ont échappé, il m'est donc aisé de vous les relater.

Au soir du 27 avril 1784, le Théâtre-Français bruissait de taffetas et de hourras. Le souffle des éventails ne parvenait pas à dissiper le bouillonnement des esprits. "Le mariage de Figaro" venait d'être représenté ! On compta pas moins de douze rappels. Longtemps, j'ai nié avoir assisté à cette pièce, mais c'est une coquetterie dont je souhaite me défaire à l'aube de mes quatre-vingt sept ans. Comment moi, Elisabeth Louise Vigée-Lebrun, portraitiste attitrée de la Reine, aurais-je pu résister à la tentation de figurer au nombre de l'assistance ? Avide de travail, de reconnaissance et de succès, j'étais assez fine pour assortir les uns aux autres sans risquer d'en prendre ombrage.

La pièce fit l'effet d'une bombe tant les propos qu'elle tenait étaient scandaleux, mais il aurait été déplacé de ne pas marier mes applaudissements à ceux des frères du roi, témoins comblés des perfides escarmouches lancées contre Louis XVI. La salle suffoquait, les spectateurs s'évanouissaient. Du pommeau de sa canne, Beaumarchais fracassa les vitres, le sceptre et la couronne. C'en était fini de la monarchie.

Pour preuve, aucune clameur ne saluera la naissance du duc de Normandie en mars 1785. Et c'est au mois d'août de cette même année qu'éclatera "l'affaire du collier", avec son cortège de pamphlets haineux et outranciers envers Marie-Antoinette, incapable de prouver son innocence.

4

C'est dans ce climat délétère qu'un pli émanant du marquis d'Angiviller m'informa du souhait de la Reine de se faire "représenter en grand, avec ses trois enfants". L'image d'une mère sans bijou ni ruban, attentive et aimante, devait être de nature à apaiser la vindicte populaire. "*Si je n'étais pas Reine, on dirait que j'ai l'air insolent, n'est-il pas vrai ?*" m'avait-elle confié un jour de séance. Insolente? Non. Digne, certainement. Aux abois assurément.

La valeur politique accordée à ce tableau n'avait d'égale que son prix : dix-huit mille livres m'avaient été promises ! Je me mis aussitôt à l'ouvrage car je devais présenter une esquisse très fouillée le mois suivant. Je n'oubliais pas que mon art serait jeté en pâture à mes détracteurs pour lesquels royaliste rimait avec piètre artiste, il m'appartenait de donner corps à un chef d'œuvre afin que cesse cette calomnie. Mais quelle attitude faire adopter à la Reine sans qu'elle ne paraisse ni trop rigide, ni trop familière? Je peux maintenant vous avouer, chère Eugénie, que je ressentis un cruel défaut d'expérience dans les portraits en pied. J'avais pour habitude de traiter mes sujets en buste ou de trois quarts, et la facilité que j'avais de les réaliser ne m'avait pas enjointe à remettre en cause mes habitudes. Je souffris mille martyres, ne cessant de déchirer ce que je venais de tracer peu auparavant. Le sommeil m'abandonna pour me livrer aux affres du doute : possédais-je réellement un quelconque talent ? J'étais sur le point de donner raison à mes ennemis lorsque le peintre David m'invita à étudier les Saintes Familles de la Renaissance italienne. Je m'inspirais alors de ces groupes pour parvenir à mes fins. C'en était fini de mes tourments. Je représentais alors Marie-Antoinette sans le moindre joyau, le coffret recelant les trésors de la Couronne placé loin derrière elle, toutes portes closes. Les Enfants de France étaient devenus sa seule parure et l'unique objet de son attention.

La réalisation de cette œuvre requit plus de temps que je ne l'avais imaginé, et je devais dans un même effort satisfaire aux commandes courantes qui affluaient sans relâche. Je les acceptais toutes, par boulimie d'art, de triomphe et d'argent. J'étais insatiable. Mais le temps pressait : l'image de la Reine se dégradait un peu plus chaque jour dans l'opinion. Ce grand portrait devrait impérativement être accroché aux cimaises du Salon d'automne 1787.

C'est au printemps de cette même année que la Reine m'accorda sa dernière séance officielle, à Trianon. Le baron de Breteuil nous ayant enfin laissées seules, Marie-Antoinette sollicita à mi-voix une faveur qui n'était autre qu'un ordre.

- Madame, je souhaiterais vous mander un autre portrait de moi-même, mais qui revêtira un caractère tout à fait privé, celui-là. Je voudrais que vous me représentiez aux trois quarts dans une de ces robes de linon que j'apprécie tant... Comprenez ma gêne, il y a tant de méchantes langues autour de moi...

Elle jeta un œil vers la porte, hésita encore, et se lança avec un ton qui ne laissait place qu'à la déférence.

- Je souhaiterais que vous me représentiez accompagnée du comte de Fersen, dans mon jardin de Trianon. Comprenez-là qu'il s'agit envers le comte d'une preuve d'amitié pure et sincère, dénuée de la vilénie que l'on prête au moindre de mes agissements. Mais j'exige de vous un silence et une discrétion absolus, fussiez-vous mourir pour cela, me suis-je bien fait comprendre ?

Mon pinceau se figea sur la toile. Bien qu'elle s'en défendît avec une maladresse désarmante, la Reine venait d'avouer le tendre sentiment qui l'unissait au comte Axel de Fersen. Toutes les cours d'Europe s'émouvaient de cette relation, allant jusqu'à prétendre que le dauphin serait le fruit de cette union. Je n'avais pas voulu porter crédit à ce ragot, au nom de la loyauté qui m'unissait à Sa Majesté. Il m'avait pourtant été répété que, chaque soir d'avril et de mai 1787, le cheval du comte avait été aperçu dans le parc de Trianon. La Reine m'ordonna de continuer à peindre, afin de ne point paraître suspecte au baron qui devait nous rejoindre d'un instant à l'autre. J'eus pour seul recours de baisser le regard sur ma palette puis de considérer ma Souveraine :

- J'exécuterai les ordres de Sa Majesté, fussé-je mourir pour cela.

Ma voix se brisa. Je songeais à ma petite Julie qui n'avait que sept ans. L'idée que la mort puisse me séparer d'elle me fut soudain intolérable et je dus m'asseoir un instant pour que le trouble qui m'animait se dissipât tout à fait.

- J'ajoute une dernière exigence. Le comte ne vous donnera pas séance car il doit tout ignorer du tableau que je vous commande. Vous devrez vous cacher de lui pour capturer ses traits sur du papier. Je ferai en sorte de vous permettre de saisir son visage et son buste sans qu'il n'en devine rien. Il vous suffira de les reporter sur de la toile, je vous sais suffisamment habile pour que vos couleurs ne s'en ressentent pas. Le jardin est vaste. J'organiserai une cachette sûre et bien faite. Je prendrai sur mes propres deniers pour vous payer, votre prix sera le mien.

Je trouvais la force d'articuler que mon tarif ne changerait pas de l'ordinaire, peu importaient les conditions dans lesquelles je devrais réaliser mon œuvre, pourvu qu'elle plût à la Reine. Je proposais de me mettre au travail le soir même afin de soumettre à son jugement une composition dès le lendemain. Marie-Antoinette sourit. Son teint s'anima d'un rose que je ne lui avais plus connu depuis des années. De retour parmi nous, le baron de Breteuil déversa un florilège de médisances que je préférais ignorer, me consacrant exclusivement à mon art. Une heure plus tard, je pus prendre congé : j'avais enfin terminé le visage de la Reine!

De retour chez moi, je m'enfermai dans mon atelier jusqu'à la nuit. Plusieurs esquisses sortirent de dessous mon crayon. Comme convenu avec Sa Majesté, je fis porter celle qui semblait correspondre le mieux à ses attentes.

Mai 1787

J'accepte avec grand plaisir votre proposition, Madame, et je suis bien aise que vous ayez accepté la commission que je vous avais donnée ; l'esquisse que vous m'avez transmise me ravit le cœur. Je vous prierai de me dire de bouche, par l'homme que je vous envoie, lequel des jours vous aimez mieux d'aujourd'hui, de demain ou de vendredi. Si vous voulez venir à mon jardin tout de suite, il fait si beau que je serai charmée de pouvoir y trouver place en votre compagnie, armée de votre chevalet. Comme il fait plus beau le matin que le soir, si vous voulez venir à midi, je vous donnerai à déjeuner. Je vous demande en grâce de ne point venir parée mais simplement revêtue de votre tenue d'atelier afin que vous soyez tout à votre aise pour votre travail. Je me mettrai à votre discrétion comme vous le voudrez et dans l'attitude que vous souhaitez pour autant qu'elle soit la plus proche de votre esquisse. A l'heure donnée, je vous demanderai de vous

retirer derrière le fourré que j'ai fait arranger à cet effet. Vous y trouverez une chaise et de quoi travailler; soustraite au regard de tous. Je saurai convaincre le comte de patienter avec moi au soleil, le temps nécessaire à vos crayons de réaliser leur œuvre. Je n'ignore pas que cette tâche est bien ardue. Je ne vous dis rien du plaisir et de l'impatience que j'aurai de posséder un portrait si précieux à mon amitié. Vous ne cesserez jamais de trouver en moi votre plus ardente panégyriste tant votre talent m'invite à sa contemplation. Veuillez brûler cette lettre lorsque vous l'aurez lue, la discrétion que j'exige de vous l'impose.

Comme vous pouvez le constater, ma bonne Eugénie, c'est la seule désobéissance que j'aie commise envers la Reine. Par orgueil, je n'ai pu me résoudre à brûler les mots qu'elle a tracés à mon intention.

Les derniers éloges de la Reine me flattèrent beaucoup, je vous le concède. Mais bien que j'ai dû réaliser près de sept cents portraits, seuls quatre ou cinq me satisfont tout à fait. Je suis ma plus ardente ennemie car je hais l'imperfection. A bien y regarder, aucun de mes tableaux n'est tout à fait terminé. Je n'ai pas eu besoin d'attendre les jaloux pour formuler des critiques sur mes propres ouvrages, mais je ne rougis pas de mes commandes traditionnelles. Orgueilleuse, je le suis. On m'en a souvent fait reproche. Cependant, je crois que ma peinture vaut bien celle d'un homme. A-t-on jamais blâmé un homme de défendre son talent ? Je répondis à Sa Majesté que je me tiendrais à sa disposition dès le lendemain, tout comme je vous dis bonsoir. Tous ces aveux ont épuisé mes doigts.

Chère Eugénie,

Désormais, je ne vivais plus que pour ces deux portraits à exécuter d'un même accord. L'un servirait aux cérémonies de la Reine, le second accompagnerait ses nuits. Lorsque j'avais fini de traiter le premier dans la matinée, je m'attaquais au second jusque tard dans la soirée. Et comme pressenti, je parvins à réaliser l'un de mes plus beaux tableaux. Une seconde lettre confirma le plaisir que mon œuvre procura à Sa Majesté :

Juin 1787

6

Je suis bien contente du tableau que je vous ai commandé car je le trouve fort ressemblant, et il n'a de cesse de satisfaire mon regard. Comme je ne veux rien faire qui ne soit convenable pour moi, je regrette de ne partager mon plaisir qu'avec moi-même. J'ai placé ce portrait dans un endroit digne de sa qualité, mais seulement connu de moi. Je suis donc son seul et plus fervent public. Je fais partir avec cette lettre une boîte en porcelaine que j'ai jugée pouvoir servir à vos petits dîners, vous y trouverez à l'intérieur ce dont nous avons convenu. Détruisez cette lettre lorsque vous l'aurez lue, les méchants ne sont jamais loin.

Vous détenez entre vos mains l'originale, ma tendre Eugénie. Les raisons qui m'ont poussée à la conserver sont identiques aux premières. Vanitas vanitatum... Et le vent de la vanité souffla si fort sur le royaume de France qu'il fit le lit de l'année 1789. J'étais semblablement coupable de l'arrogance que je fustige ce soir chez mes contemporains. Preuve en est : c'est cette même année que j'emménageais dans mon élégante demeure de la rue du Gros-Chenêt ! En la faisant bâtir à mes frais, mon mari avait donné libre cours à son sens de la démesure. Il prétendait que son métier de marchand de tableaux ne tolérait pas la médiocrité, moi qui n'aimais rien tant que la simplicité... Alors survint l'été. Les frivolités s'évanouirent. Et c'est le 13 du mois de juillet 1789 que se joua le premier acte de la tragédie.

Me voici à Louveciennes, dans le pavillon de Madame du Barry. J'exécute son portrait au son de la canonnade qui s'abat sur Paris. Chaque coup tiré fait tressaillir mon pinceau et trembler ma palette. Malgré la chaleur, mes doigts frémissent. Une sueur glacée s'amoncelle sur ma nuque pour se déverser dans ma robe en indienne. Je me hâte de finir la tête de Madame du Barry pour tracer vivement sa taille et ses bras. Je songe à Julie, je crains pour sa vie. Une seule pensée m'anime : vite quitter cet endroit pour rentrer la prendre dans mes bras. Lorsque survint la femme de chambre qui se posta devant moi, une lettre sur un plateau.

De quelle atroce nouvelle m'informait-on ? Il s'agissait de Madame Campan, première femme de chambre de la Reine, qui me mandait de rentrer à l'instant sur Paris pour la rencontrer chez moi. Le soulagement céda la place à l'intrigue. La comtesse du Barry m'enjoignit de me conformer au vœu

de Madame Campan, je pris congé sur le champ. Je promis à mon hôtesse de renvoyer son portrait rapidement... J'ignorais ne plus jamais la revoir et qu'elle serait décapitée quatre ans plus tard.

Le martèlement du canon se fondait au rythme des sabots qui me ramenaient à Julie. Grâce à la malice du cocher, je parvins sans encombre rue du Gros-Chenêt. Madame Campan m'y attendait déjà.

- Vous voici enfin ! La Reine m'a dit ce matin qu'elle avait un dépôt de bien précieux et m'a chargé d'assurer sa destination entre vos mains propres. Vous le trouverez ici.

Elle me désigna du regard une psyché et me tendit une lettre dont je reconnus aussitôt l'écriture.

Juillet 1789

J'ai passé quinze jours dans la plus cruelle incertitude, ne recevant point de nouvelles. L'arrivée des courriers que j'attendais avec tant d'impatience n'a fait qu'augmenter les alarmes qui me dévorent. Enfin je vous ai trouvée ! Je serais désolée que vous vous donnassiez la peine de venir, Madame, en des temps si bouleversés, d'autant plus que je ne prévois pas pouvoir être demain à Trianon. Je vous fais donc remettre par ma femme de chambre cette psyché dans laquelle j'ai inséré ce portrait que j'apprécie tant. Je ne peux hélas le conserver ici plus longtemps sans faire encourir un danger certain à mes enfants, au Roi et à moi-même. Je vous enjoins donc de cacher sous votre peinture celui que vous avez su représenter avec hélas trop de ressemblance. Ne m'en tenez pas rigueur. Attendons des temps meilleurs pour que votre art puisse renaître. Sachez que je resterai à jamais votre fidèle admiratrice. Adieu, je vous écris sur mon genou et hors de chez moi, ce qui fait que je n'ai que le temps de vous renouveler mon sincère attachement. N'omettez pas de détruire cette lettre dès que vous aurez lu son dernier mot.

Je demeurais interdite. Mes pinceaux détenaient le pouvoir de protéger la famille royale. Mais pourquoi la Reine ne s'était-elle pas résolue à livrer cette œuvre aux flammes d'une cheminée ? Je n'avais jamais mutilé une seule de mes toiles, et moins encore à la réquisition de son commanditaire. Quel inconscient m'aurait prié d'escamoter ce qu'il avait si cher payé ? Ma fierté d'artiste se froissa. Trouverais-je la force de camoufler ce que j'avais mis tant de grâce à réaliser ?

Madame Campan m'abandonna à mes tourments et s'en alla retrouver Sa Majesté. Ma gouvernante apparut et Julie sauta joyeusement à mon cou. Je lui prodiguais mille tendresses et m'amusais un moment avec elle pour nous distraire toutes deux. Je lui proposais un nouveau jeu qu'elle accepta de facto car elle n'aimait rien tant qu'imiter mes gestes, un crayon entre ses doigts. Je glissai la psyché jusqu'à mon atelier où je m'enfermai à double tour. Ma fille connaissait la règle : l'entrée de mon atelier lui était autorisée à condition de respecter un silence absolu. Un pot de la gelée d'orange de Malte était la récompense de son mutisme.

Je dégageais la toile de son secret emplacement et m'abandonnais à sa contemplation, puis je jetais un regard alentour. Des portraits inachevés s'appuyaient aux murs, bien incapable que j'étais de pouvoir les terminer. J'en étais venue à refuser des commandes, moi qui avais pour habitude de tout accepter pourvu qu'on y mît le prix. Je prenais sur moi pour satisfaire Madame du Barry, or la qualité de mon travail s'en ressentait. J'étais devenue maigre à faire peur et saisie d'évanouissements. Le sommeil m'avait abandonné. Je tremblais pour ma fille et ma vie propre, je n'étais que sursauts et frémissements. Le luxe tapageur dans lequel j'évoluais excitait les jalousies. L'impopularité de la Reine m'éclaboussait. Paris était devenu hostile à tous ceux qui, de près ou de loin, avaient eu affaire avec le couple royal. Des insultes fusaient à mon passage en voiture, et jusqu'à mes fenêtres ! On jetait du soufre dans mes caves au travers des soupiraux. Pour la première fois de mon existence, la gloire se revêtait d'oripeaux. Les courtisans prenaient d'assaut carrosses et diligences pour fuir la France, même le comte d'Artois et les Polignac avaient choisi de s'exiler en juillet... De l'émigration viendrait ma rédemption.

J'en revins au tableau placé sous mes yeux : *"Je ferai tout ce que la Reine exigera de moi, dussé-je mourir pour cela..."*. Quelle méthode allais-je employer pour occulter la présence du comte de Fersen auprès de Marie-Antoinette ? Une idée en chassait une autre, je n'étais qu'indécision. Je me levais puis me raseyais chaque minute, en soupirant d'exaspération. Je jugeais nécessaire d'occuper mes mains pour mieux laisser libre cours à ma réflexion, espérant que cette activité m'apporterait l'inspiration. Machinalement, je me mis à broyer des couleurs, lorsque Julie me tendit une feuille de papier immaculé. Elle me pria de lui tracer quelques fleurs qu'elle pourrait s'amuser à colorier. Je m'emparais d'un crayon et commençais à dessiner une pivoine lorsque je fus saisie d'une révélation.

Plutôt que de consacrer mes efforts au seul visage du comte, je recouvrai entièrement la toile d'une épaisse peinture couleur crème que je savais pouvoir ôter facilement lorsqu'elle serait devenue sèche. Cet onguent blanchâtre, dont je détenais le secret de composition par mon père qui le tenait lui-même de Vernet, m'offrait le loisir d'utiliser à plusieurs reprises une toile plutôt que de la détruire. J'avais eu fréquemment recours à ce procédé lorsque, jeune fille, je voulais réutiliser un châssis tendu pour mes exercices de tracés de mains, d'ovales de visage et de teintes de carnation. Les toiles de lin coûtaient déjà fort cher et maman me requérait de les utiliser à l'économie.

Cet onguent m'avait également permis de manigancer la discrète sortie de mon atelier - sous le regard indifférent de mon époux - de portraits pour lesquels je me faisais payer directement chez leurs commanditaires. Installée chez mes clients, je faisais sauter la couche plâtreuse à l'aide d'une lame en ivoire. De l'huile de lin ravivait la splendeur de la peinture restituée à la lumière du jour... L'avarice de mon mari m'avait rendue plus maligne que lui !

Certes, Sa Majesté m'avait confié pour mission de cacher un visage, mais elle n'avait pas émis le souhait de récupérer sa toile sitôt le travail effectué. N'avait-elle pas écrit qu'elle ne pouvait conserver plus longtemps ce portrait sans encourir un danger certain ? Je me jurais bien de faire disparaître le visage du comte dès mon retour en France, lorsque des temps plus sereins m'y inviteraient. C'est au moyen de cet onguent couleur de lait que j'enduisis toute la surface du portrait unissant Marie-Antoinette au comte Axel de Fersen. D'un coup, je ressentis moins de peine à dissimuler qu'à détruire ce que j'adorais.

Julie s'était endormie, blottie dans les châles que je laissais à la disposition de mes modèles pour qu'ils s'en drapent. Et c'est avec ma petite fille dans les bras que j'allais me coucher, éreintée. Le lendemain matin, l'onguent était devenu parfaitement sec et solide. Plus rien ne distinguait cette toile d'une autre toile vierge.

Or, le spectacle de cette toile immaculée m'inspira de nouvelles inquiétudes.

Animé d'un coup de folie, mon époux avait déjà été capable de tout brader pour honorer une dette de jeu ou satisfaire le caprice d'une de ces filles de mauvaise vie qu'il fréquentait. Plus d'une fois, j'avais été contrainte de faire barrage avec mes bras pour qu'il ne saisisse mon fond d'atelier, retenant ici une toile à peine terminée, là mon chevalet, et même une fois, ma palette ! Or, en quittant la France, je laissais à Le Brun la libre disposition de mes biens. Je le mettais en situation de pouvoir céder mes toiles vierges et peintes si d'aventure l'envie lui en prenait. Je frémis d'horreur. Quelles solutions s'offraient à moi ?

8

Je songeais à emporter cette toile dans mes bagages, mais j'abandonnais rapidement ce projet absurde. Quelle explication allais-je fournir à mon époux ? Incapable de peindre ces temps derniers, ce n'est pas en plein exode que l'inspiration s'emparerait de mes doigts, sans compter que je risquais d'attirer l'attention sur moi. Pire, ma toile aurait couru le risque d'être crevée par un mauvais traitement durant le voyage. J'en aurais été inconsolable. Je ne pouvais pas non plus déclouer la toile de son châssis pour la rouler dans le fût d'un parapluie. C'eût été prendre trop de risque de la détériorer ou de faire sauter la couche d'apprêt que j'avais posée. Toutes ces réflexions se bouscuaient dans ma tête sans qu'aucune ne me satisfasse. J'étais sur le point d'abandonner lorsque Julie s'approcha, un bouquet de fleurs à la main. Et une fois encore, sa seule présence m'apporta la réponse tant attendue.

J'arrangeais ma fille sur un coussin et lui demandais de prendre la pose pour moi, munie de son bouquet. Malgré mes tremblements et mon esprit tourmenté, je réussis à tracer à la craie rouge l'ébauche d'un portrait, puis à brosser à grands traits une agréable esquisse. Bientôt on frappa à la porte de l'atelier. Mon travail était presque achevé, je pus laisser entrer.

- Et moi qui vous croyais incapable de peindre ! C'est bien la peine de renvoyer tout à l'heure Monsieur de Laborde qui ordonnait le portrait de sa fille !

- Lorsqu'il s'agit de Julie, mon mari, mes ressources sont inépuisables. Et sachez que si je travaille à son image, c'est pour mieux fuir une réalité qui ne fait qu'altérer ma santé.

- Continuez, continuez, tout ce que vous faites d'elle m'est aussi cher qu'à vous. Veuillez n'en point douter.

Il s'en retourna dans ses appartements. En brossant le visage de sa fille sur cette toile, je devinais que mon époux ne s'en séparerait pas, au moins jusqu'à mon retour : un tableau inachevé ne peut se négocier.

Je pus alors librement me consacrer aux préparatifs de mon départ. Les détails vous sont connus, narrés dans mes Mémoires : la nuit du 5 octobre 1789, les déguisements, les frayeurs, et enfin l'Italie.

Chère Eugénie,

Après douze années trois mois et douze jours d'émigration, je retrouvais Paris sous le Consulat. J'avais reçu les honneurs de mes pairs dans chaque pays traversé et rencontré richesse et gloire dans les Cours d'Europe. Mais j'avais été aussi contrainte d'abandonner Julie à Saint Pétersbourg au bras d'un homme sans talent ni ambition mais qu'elle voulait à tout prix épouser.

J'étais déchirée entre le désir, le doute et les craintes de redécouvrir ma patrie. A ma descente de voiture, Le Brun se tenait devant notre maison. Si notre mariage n'avait été qu'un contrat d'intérêts maintenant dissous, notre sentiment d'amitié demeurerait sincère et profond. Il me prit dans ses bras, étreint par l'émotion. Mon frère Etienne m'attendait aussi. Nous ne pûmes retenir nos larmes. Je n'avais jamais cessé de correspondre avec lui tout au long de mon émigration, en dépit de nos divergences de vues réelles. Je ne lui avais pas tout à fait pardonné d'avoir cédé aux sirènes de la Révolution. L'âge que j'atteins aujourd'hui m'apprend que j'aurais dû me montrer plus accommodante. Etienne avait eu le courage de demeurer à Paris, alors que j'avais choisi de quitter cette ville pour sauver ma fille, et ma propre vie.

Ils me dévorèrent de leurs yeux brillants puis s'écartèrent pour me laisser passer. Tous les efforts avaient été déployés pour rendre ma demeure belle et chaleureuse. Le Brun avait eu la délicatesse de me laisser redécouvrir seule l'univers que je n'aurais jamais dû abandonner. Je me trouvais fort bien installée, chaque disposition avait été faite avec goût. Je souris en franchissant le seuil de ma chambre : une couronne d'étoiles d'or surplombait mon lit, j'étais devenue une divinité ! J'ai gardé une coupure du *Journal de Paris* qui saluait mon retour en France comme un événement mondain. La voici :

“Madame Le Brun est de retour depuis la fin du mois de nivôse, après une absence de neuf ou dix ans. Elle a retrouvé sa charmante maison rue du Gros-Chenêt dans l'état où elle l'avait laissée. Son mari avait eu l'attention de conserver le même ordre dans l'arrangement des meubles, des tableaux, des gravures”.

Au nombre de celles-ci, j'aperçus celle d'un tableau de la Reine que j'avais exécuté en 1783. Je fus saisie par les termes de sa dernière lettre qui ne m'avait jamais abandonnée... Je quittais rapidement ma chambre pour l'atelier, le souffle court. Je me dirigeais d'un pas ferme vers un amas de toiles adossées au mur. Je les comptais : *“Une, deux, trois...”*.

“...ses chevalets, ses palettes, ses pinceaux, tout était à la même place. Cette intéressante artiste peut ainsi continuer, si elle veut, l'esquisse qu'elle avait commencée il y a dix ans”.

Je m'assis un instant, les yeux clos, la main sur le cœur. La toile de Julie figurait au nombre. Je refermais la porte et me rendis d'un pas léger au concert donné en mon honneur pour fêter ma rentrée d'exil.

Quinze jours plus tard, j'ouvris une lettre dont je ne reconnus pas l'écriture. Madame Campan! Elle me demandait de la visiter très vite afin de me “montrer son plan d'éducation”. Une date pour un dîner était aussi suggérée. Avides de prestige, bourgeois et notables consulaires cherchaient à asseoir leur respectabilité en singeant les manières de l'Ancien Régime. Madame Campan eut l'intelligence de le comprendre rapidement et ouvrit un pensionnat de jeunes filles issues de ces nouvelles classes. N'était-elle pas la mieux placée pour enseigner les bonnes manières ?

Je me rappelais mes derniers instants avec elle, dans le salon où je l'avais reçue. Je n'avais pu dissimuler l'émotion qui m'avait saisie à la lecture de la lettre. Je ne doutais pas de la finesse d'esprit de Madame Campan, mais que connaissait-elle réellement de la nature de sa mission ? Marie-Antoinette l'avait-elle mise dans la confiance ? Au-delà du prétexte de me faire découvrir son institution, je compris que Madame Campan voulait recueillir mes confidences et connaître la vérité.

Peu après l'exécution de Sa majesté, je m'étais interrogée sur le devenir de son portrait secret. Le détruire m'insupportait, mais en ne le brûlant point, j'étais indigne de la confiance que la Reine m'avait témoignée : n'avais-je pas reçu pour consigne de faire disparaître cette scène, au moins pour moitié ?

Devais-je le faire envoyer en Suède chez le comte de Fersen ? En le découvrant, il risquait de le lacérer pour ne pas donner prise à ses ennemis. Mais si Marie-Antoinette avait jugé son amour digne de représentation, le comte n'avait pas le droit de le saccager. J'écartais donc ce choix.

Devais-je remettre cette peinture à la duchesse d'Angoulême ? Le spectacle de sa mère tenant

la main du comte de Fersen l'aurait tourmentée jusqu'à la mort. J'aurais pu dissimuler le visage du comte avant de remettre ce tableau à la duchesse, mais la composition de mon œuvre en aurait été si altérée que j'en aurais renié jusqu'à sa conception.

Quel était mon devoir ? Que devais-je faire de ce tableau devenu trop encombrant ? Je ne savais quelle décision prendre, et je comptais bien sur Madame Campan pour m'aider à trancher ce dilemme. J'arrivais à Saint Germain où elle me reçut avec un visible saisissement sur les traits. Nous nous étreignîmes, chacune ayant besoin de retrouver en l'autre la chaleur et la douceur d'un paradis perdu. Nos défunts Souverains nous avaient unies pour l'éternité. Je visitais le pensionnat et enfin, nous nous retrouvâmes seules dans son bureau.

- Je suis heureuse que vous soyez venue avant mes autres invités, nous avons tant de choses à partager ! Toutes ces années au cours desquelles nos vies ont été ballottées, menacées et bouleversées... Aujourd'hui seulement je trouve la force de me retourner sur ce passé pourtant si proche.

- Vous me trouvez dans le même désarroi que vous, Madame. Et je suis heureuse de pouvoir enfin me libérer du poids d'un secret que je porte seule depuis trop d'années, n'ayant trouvé personne de confiance à qui me confier.

Je m'apprêtais à entamer mon récit lorsqu'elle posa un doigt sur ma bouche. Elle pinça les pans de sa robe et se dirigea à pas de loup jusqu'à la porte. Elle tourna brusquement la clenche et une jeune fille s'effondra sur le tapis !

- Voyez ! La Révolution m'aura appris cela. C'est de ne me méfier jamais assez des portes et des oreilles qui s'y collent.

Puis se retournant vers la jeune fille confuse et chiffonnée :

- Que trouvez-vous à me dire pour votre défense ? Une demoiselle de votre qualité ne devrait pas se compromettre à de telles bassesses, apprenez bien cette leçon.

La jeune fille rougit de honte en réprimant un rire derrière les boucles de son chignon dressé à l'Antique. L'aspect gracile de son visage ne m'était pas inconnu, bien qu'incapable de lui attribuer un nom. Je retrouvais ma jeunesse dans son espièglerie candide et j'aurais été bien en peine de la gronder. Un sourire complice se dessina sur mes lèvres.

10

- C'est que, Madame, tout le pensionnat s'agite de la visite de Madame Le Brun. Je brûlais de la rencontrer pour lui montrer mes dessins.

- Je ne crois pas que ce soit en écoutant aux portes que vous prendrez les meilleures leçons de dessin. Et ramassez vos croquis au fusain.

- Ne la blâmez pas, s'il vous plaît. C'est un bel hommage que cette jeune personne me rend en venant chercher conseil auprès de moi. J'implore votre clémence, et si vous ne le faites pas pour elle, faites-le en souvenir de notre jeunesse à jamais révolue.

Madame Campan m'accorda cette faveur et demanda à la jeune fille de se retirer. Celle-ci s'exécuta prestement.

- Je viendrai voir vos dessins et vous donner mon avis, je vous le promets, Mademoiselle...

- Hortense de Beauharnais, Madame.

Je venais de m'entretenir avec la belle-fille du Premier Consul ! coïte un instant puis repris mes esprits lorsque Madame Campan s'adressa de nouveau à moi.

- Je ne vous l'ai pas écrit, mais Bonaparte sera au nombre de mes convives.

Incapable de répondre, je fus plus intriguée qu'intimidée de rencontrer cet homme que l'on disait fascinant. Puis mon interlocutrice me posa cent questions sur ma fille, mon exil, et les émigrés que j'avais rencontrés. Elle en vint à la dernière visite qu'elle m'avait rendue.

- Je vous ai apporté cette psyché que la Reine tenait tellement à vous remettre. J'ai bien lu sur votre visage que vous n'attendiez pas un tel présent.

Madame Campan semblait ignorer la réelle teneur de l'affaire. Je fixais mes gants, maladroitement conservés sur moi. Ma poitrine s'enfla du secret prêt à jaillir et, subitement, un flot ininterrompu de paroles se répandit de ma bouche. Je m'arrêtai une demi-heure plus tard, le souffle haletant. Bien que du même âge, j'attendais de ma confidente qu'elle se comportât avec moi comme une mère. D'une voix claire et calme, elle me livra sa pensée.

- Vous fabulez, Madame, car votre tableau n'existe pas.

- Mais évidemment que ce tableau existe ! Je me tue à vous le raconter ! Vous ne me croyez pas, c'est cela ? Vous pensez que j'ai tout inventé, que je suis une intrigante ?

Je me levai d'un bond. Mon tempérament un peu vif, ranimé par le vin de Bordeaux, avait repris le dessus. Madame Campan sourit.

- Rasseyez-vous, je vous prie. Je vous le répète et ne vous en déplaît : vous possédez un tableau qui n'existe pas. Et c'est là votre seule chance de vous sortir de ce piège. Vous seule avez connaissance de sa réalité. Le comte de Fersen est reparti pour la Suède depuis des années et je suis convaincue qu'il se sentirait outragé par cette histoire, lui qui imagine sans cesse des conspirations autour de lui. Et pour ma part, je n'ai jamais vu ce tableau. Je n'ai fait que vous livrer un simple miroir sur pieds. Donc, je vous le redis encore, ce tableau n'existe pas. Personne ne le convoite, personne ne le veut, il n'est connu que de vous. Alors cessez de croire que vous devez agir dessus. Mettez-le de côté dans votre atelier pour qu'il y repose en paix, comme reposent en paix les cendres du Roi et de la Reine. Vous êtes la gardienne d'un trésor inestimable, le silence est la meilleure assurance contre son vol.

Les paroles de Madame Campan me faisaient envisager l'avenir avec confiance..

- Ce serait faire offense à Marie- Antoinette que d'exposer ce qu'elle a toujours tenté de protéger. On lui a ôté sa Couronne, son époux, ses enfants, sa dignité et sa vie. Ne jetez pas aux scélérats son ultime secret. La sagesse revient avec le temps, croyez-moi. Justice lui sera rendue. Et lorsqu'on découvrira ce portrait dans un siècle ou deux, alors peut-être...

- Alors, que deviendra-t-il ?

- Ce que deviennent tous les chefs-d'œuvre avec les années : une pièce de musée.

Cette sagesse m'apparut dans l'évidence de sa simplicité : mon devoir était d'attendre que le temps fasse son œuvre. Présager que cette peinture soit un jour accrochée à la cimaise d'un musée chatouilla suffisamment mon orgueil pour que je me décide de ne rien faire qui puisse troubler l'anonymat de mon œuvre. Ma confidente rajouta que rendre public ce tableau en ces heures n'aurait fait que raviver des tensions politiques déjà fort exacerbées. La réconciliation civile ne tenait qu'à un fil. Il ne tenait qu'à moi de ne pas le briser.

- Vous souriez ?

- C'est que, Madame, je pense à l'ironie de l'Histoire. Je dois d'abord cacher ce tableau pour protéger la monarchie, puis pour déjouer une guerre civile. Qui aurait cru qu'une portraitiste puisse détenir entre ses pinceaux, et à deux reprises, la paix de sa patrie ?

- Venez, maintenant ! Mes invités ne vont pas tarder. Vous devrez être parfaite en tous points, n'oubliez pas que le Premier Consul sera parmi nous ainsi que sa sœur, Madame Murat.

Elle m'assura ensuite que de notre conversation, elle ne retiendrait rien dans sa mémoire. Tout comme la mienne qui commence à me faire défaut ce soir. A demain. Je vous embrasse comme je vous aime.

Ma bonne Eugénie,

La mélancolie qui s'empara de mon âme chez Madame Campan ne me quitta plus un seul instant. J'avais trop de tombes à fleurir pour retrouver mon insouciance d'antan. Trois mois seulement après mon retour en France, je repris la route à destination de l'Angleterre. Là encore, j'ai rencontré la gloire et l'argent trois années durant, et là encore j'ai encouru la jalousie de certains. C'est à croire que j'avais trop de talent !

Mais je me languissais de la culture et du climat de la France. Ma fille avait retrouvé Paris depuis un an, cela me décida tout à fait pour voguer à nouveau vers le continent.

Peu de temps après mon retour, Julie me faisait part de sa décision de ne pas suivre son mari à Saint-Petersbourg. Je respectais ce nouveau choix autant que j'avais respecté le précédent. N'avais-je pas moi-même recouvré le libre arbitre de ma vie ? Mais Julie ne possédait aucun talent particulier. Et malgré une solide instruction, elle ne révélait pas la moindre curiosité pour les sciences, les langues ou la littérature. A vingt-cinq ans passés, Julie n'était pas en mesure de gagner sa vie. Elle s'abandonnait aux délices de l'oisiveté que procurait l'argent que je consentais à lui donner. Ses fréquentations devinrent peu recommandables, constituées d'un cercle de comédiens

ratés et de vagues danseuses, ainsi que de quelques rejets désœuvrés de la nouvelle bourgeoisie. La dérision constituait leur unique mode de pensée, et leurs moqueries incessantes étaient empreintes de méchancetés et de basses provocations.

Bientôt je refusais de consentir à Julie un argent que la nuée de profiteurs dont elle s'était entourée savait lui soutirer avec habileté. Nos relations s'envenimèrent, à un point tel que je fus contrainte de lui refuser l'hospitalité, sous peine de voir mes salons envahis jour et nuit par une faune que j'abhorrais. Nous décidâmes d'un commun accord de nous rencontrer chaque jour mais loin de cette compagnie exécrationnelle. Et c'est au cours d'un de ces après-midi partagé avec Julie que je reçus la visite de Monsieur Denon. Il me remit un pli par lequel Bonaparte en personne me passait commande d'un tableau en pied représentant sa sœur Caroline Murat, Reine de Naples. Julie parut heureuse de cette nouvelle que je considérais comme un cadeau empoisonné. Cependant, je ne pus refuser une telle offre. C'eût été bien maladroit de ma part si je voulais décrocher d'autres commandes auprès de la nouvelle noblesse d'Empire.

Hélas, comme je l'avais pressenti, la fleur que je devais peindre distilla son venin autour de moi. Vous connaissez, par la narration que je vous en ai faite, la peine que j'ai endurée lors des séances de pose que cette pseudo Reine consentait à m'accorder de loin en loin. Cent fois j'ai dû recommencer mon ouvrage au motif qu'elle avait, par simple caprice, changé de coiffure, de robe ou de bijoux. Puis elle exigea que je joigne sa fille Laetitia à mon œuvre. Mon tempérament n'y tenant plus, je songeais ce jour-là à abandonner ce projet pour lequel je n'étais pas payée la moitié de ce que je réclamais en temps ordinaire. Puis je m'assagis, mais pour quelque temps seulement, car j'explosai de rage un jour où mon modèle avait entrepris d'arriver avec plusieurs heures de retard sans exprimer le moindre regret. Hélas pour moi, Murat se savait placée du bon côté, je n'étais qu'un simple sujet devant se soumettre à la volonté de l'Empereur, et je ne pouvais que ronger mon frein. "Patience et longueur de temps..." pensais-je souvent en travaillant.

Par jeu ou par défi, Julie parvint à tisser un lien complice avec la Murat. Ma fille savait que je n'admettais pas la légitimité des Bonaparte, mais elle avait gros à gagner en entrant dans les bonnes grâces de celle qui n'avait de Reine que le titre. Et Murat, jouant de la haine cordiale que j'avais à son endroit, prit Julie sous son aile pour mieux l'écartier de moi.

12

Après chaque séance donnée, Julie et Murat se rejoignaient dans mon salon. Tantôt elles jouaient aux cartes, s'amusant à tricher l'une plus que l'autre, tantôt elles sirotaient une tasse de chocolat en susurrant de tendres confidences. Tantôt enfin elles interprétaient des airs à la mode, un bras glissé dans le dos de l'autre, chacune tenant un morceau de la partition. Au final, elles en vinrent à se rencontrer hors de ma maison, sans que je puisse surveiller les propos qu'elles tenaient sur moi. Malgré tous ses enfantillages mesquins et perfides, je ne parvenais pas à couper le lien qui m'unissait à Julie, tant mon amour pour elle était sans limite. Elle était ma seule enfant. Je gardais espoir qu'elle réalise le tort que son comportement lui causait et qu'elle revienne à moi d'un jour à l'autre. Enfin je parvins à achever ce maudit tableau et perçus en retour mes dix-huit cents francs. Je ne voulais plus entendre parler ni de Bonaparte ni de Murat. Presque insouciant, je recouvrais ma liberté entière et complète, sans discerner les souffrances qui se profilaient à grands pas devant moi.

Chère Eugénie,

C'est alors que l'envie me prit de mettre de l'ordre dans mon atelier. Je voulais oublier définitivement cette commande que j'avais eu tant de mal à honorer. Et je ne connaissais rien de mieux que de tout changer de place pour m'imaginer commencer une nouvelle vie. Je poussais un meuble ici, rangeais des tentures là, triais mes peintures et nettoyais mes pinceaux. Je devais aussi réaliser le décompte de mes toiles vierges afin d'en passer commande au marchand. Je me mis à compter : "Une, deux, trois...". Je repris : "Une, deux, trois, quat...". Je blêmis. Je sortis mes toiles l'une après l'autre : la toile représentant Julie avait disparu !

Je me précipitais aussitôt dans les appartements de Le Brun. La rage brûlait mes entrailles. Je n'étais plus maîtresse ni de mes gestes ni de mes mots. Le Brun avait dépassé les limites et j'entendais que mon bien me soit rendu. Je poussais violemment la porte sans annoncer ma visite, intimant l'ordre à mon ex-époux de me rendre sur le champ le tableau inachevé.

- Mais de quel tableau me parlez-vous? Et est-ce ainsi que l'on rentre chez les gens ? Ne vous a-t-on point appris à frapper dans les Cours que vous avez fréquentées ?

- Où est mon tableau ? Rendez-le moi, je le veux !

- Mais enfin je vous le redis, j'ignore de quel tableau vous voulez me parler !

- Ne jouez pas à l'innocent avec moi, je vous prie, je vous connais trop bien. Je veux le tableau de Julie, celui que je n'ai jamais terminé !

- Vous vous égarez Louise, je ne suis pour rien dans cette affaire. Sauf erreur de ma part, c'est Julie qui vous l'a repris. Elle m'a dit que vous le lui aviez donné.

- Moi ? Mais jamais de la vie ! Jamais je ne me serais séparée de ce portrait, et vous le savez très bien ! Quand a-t-elle fait cela ? Répondez-moi ! Quand a-t-elle fait cela ?

Et je me mis à secouer de nouveau son bureau duquel s'effondrèrent à terre sa lampe et, sur sa veste, son encrier ! La scène aurait été comique si je n'avais ressenti une telle douleur étreindre ma poitrine.

- Je ne sais plus enfin, vous m'effrayez à agir de la sorte ! Cela doit remonter à un mois environ, je le crois. Quel mal a-t-elle commis à emporter un tableau qui la représente ? Je ne vous comprendrai décidément jamais ! Et regardez donc dans quel état vous m'avez mis, je suis couvert d'encre par votre faute !

- Et moi, de honte, Monsieur ! De honte !

J'avais trahi la Reine, et à son tour Julie m'avait trahie. J'étais victime d'un vol et d'une tromperie. Julie connaissait l'attachement que je portais à cette toile, j'aurais pu lui en dresser une copie si elle me l'avait demandé. Pour quelle raison s'était-elle emparée de cette toile ? Quelle espèce de haine me vouait-elle pour me dépouiller en cachette de mon bien ?

Je me rendis aussitôt à son appartement où je tirais sur la cloche à tout rompre, mais personne ne vint ouvrir la porte. Je ne marquais pas d'étonnement à cette absence, ma fille était enrôlée dans un tourbillon de turpitudes dont je préférais chasser les images de mon esprit. Je dus attendre son retour fort tard dans la nuit pour obtenir enfin un semblant d'explication.

- Maman ? Mais que faites-vous devant ma porte à cette heure si tardive ?

- C'est bien à toi de me poser de telles questions ! Tu connais l'objet de ma visite, j'en suis convaincue.

- Si vous êtes venue pour me reprocher encore une fois mes fréquentations, vous perdez votre temps. Ce sont tous mes amis et je...

- Ne te moque pas de moi je te prie. Je n'ai que faire de tes fréquentations de bas étage. Tu sais très bien de quoi je veux te parler.

Julie se retourna avec un air de défi dans le regard. Jamais elle n'avait osé me regarder de la sorte, même lorsqu'elle m'avait imposé le choix de son mari des années auparavant.

- Non, mère, je l'ignore tout à fait.

- Rends-moi mon tableau s'il te plaît, j'exige que tu me le rendes immédiatement ! Je ne quitterai pas cette maison sans l'avoir remporté avec moi !

Je sifflais de rage entre mes dents afin que les voisins ne m'entendent pas hurler.

- De quel tableau v...

- Il suffit ! Ne fais pas comme ton père. Rends-moi ce tableau tout de suite !

J'attrapais violemment le poignet de Julie. Elle lâcha l'allumette encore fumante et gémit de douleur.

- Vous me faites mal ! Lâchez-moi !

- Pas tant que tu ne m'auras pas rendu mon bien !

Je libérais pourtant son poignet. Elle se frotta et prit place dans un fauteuil.

- Le voudrais-je que je ne le pourrais pas.

- Mais mon Dieu, qu'en as-tu fait ? A-t-il été perdu ou détruit ?

Ces hypothèses me paraissaient moins effrayantes que l'atroce pressentiment qui s'était emparé de mon esprit. Je demeurais suspendue aux lèvres de Julie. Son silence me devenait odieux.

- Parle-moi enfin ! Je t'en supplie...

- Je l'ai vendu.

Je perdis connaissance. Julie me fit ramener chez moi où je délirais toute la nuit sous le regard inquiet de ma bonne Amélie. A mon réveil, tout était devenu clair.

Je n'étais pas la seule à connaître l'existence du tableau interdit. Julie était présente le jour où je l'avais retiré de derrière le miroir. Et Julie était encore avec moi lorsque que je m'étais employée à le camoufler sous l'épaisse peinture blanchâtre. Mais à aucun moment je n'avais perçu qu'elle observait mes gestes et qu'elle en garderait un souvenir vivace. Neuf ans est un âge raisonnable pour bien reconnaître les visages. Ma fille avait eu plus d'une fois le privilège d'apercevoir le couple royal dans les jardins de Versailles. Nul doute qu'elle avait compris que le personnage qui tenait la main de la Reine n'était pas Louis XVI, mais un tendre soupirant.

Ma fille me visita dans l'après-midi, sincèrement inquiète pour ma santé. Mais malgré mes instances, elle refusa de révéler l'identité de l'acquéreur. Et plus le ton montait entre nous, plus elle s'entêtait à ne rien vouloir me dire. Je ne comprenais pas cette obstination.

- Je veux racheter cette toile Julie. Pour l'amour de Dieu, dis-moi à qui tu l'as vendue ! Est-ce trop te demander ?

- On m'a fait promettre de ne rien dire. Je n'ai qu'une parole.

- Parole de voleuse!

- Je ne suis pas une voleuse maman ! C'est bien moi que vous avez représentée sur la toile, non ? Je n'ai fait que prendre ce qui m'appartenait puisqu'il s'agit de mon portrait.

Julie savait que j'étais dans l'incapacité d'articuler la moindre syllabe concernant le portrait interdit. La fidélité posthume que je ressentais envers Marie-Antoinette m'en empêchait.

Une crainte m'assailit : si Julie révélait à son père ce qu'elle avait vu dans mon atelier, il aurait été capable de remuer ciel et terre pour retrouver cette peinture et effectuer la vente du siècle. Et la Reine aurait été exhibée au voyeurisme de tous. J'allais capituler devant le chantage de ma fille lorsque les paroles de Madame Campan revinrent en ma mémoire : "C'est là votre plus grande chance, que l'existence de ce tableau soit ignorée de tous ! Personne ne le convoite, personne ne le veut, vous seule savez...". Julie pouvait tout raconter à son père, elle ne détenait aucune preuve.

- Eh bien soit, tu as repris ton bien. Tu en as fait ce que tu as voulu, que puis-je y faire? J'espère que tu as su placer cet argent intelligemment pour en tirer du bénéfice, car je suis au regret de t'annoncer qu'à partir de ce jour, tu ne recevras plus un centime de moi. Tu pourras finir tes jours dans la plus noire des misères que je ne te ferai pas la moindre aumône car tu ne le mérites pas. Et n'espère rien obtenir de ton père, c'est lui qui te réclamera pour vivre. Je te demanderai de sortir de chez moi maintenant, et de ne jamais plus venir me tourmenter. Adieu, Julie.

14

Elle demeura interdite, perdue, les mains vides, anéantie par mes dernières paroles. Elle pensait me posséder par l'amour inconditionnel que je lui portais mais c'était faire peu de cas de son ultime caprice. Elle trépigna et flanqua un coup de pied dans le secrétaire, puis elle s'empara d'un vase qu'elle envoya se briser contre le sol. Elle avait retrouvé ses quinze ans et la vacuité des gestes de cet âge. Elle saisit son manteau et disparut dans un claquement de porte, sans un regard pour moi. C'en était fini de l'amour d'une mère pour son enfant.

Hélas, ma bonne Eugénie, l'évocation de cette tragédie ne peut en rien être consolée par les événements qui se succédèrent les années suivantes. Comme je l'avais prédit, son père mourut huit ans plus tard criblé de dettes. Je consentis à en éteindre quelques unes, en mémoire de l'ami que je venais de perdre, mais sans renouer le moindre lien avec ma fille.

Et c'est le 13 décembre 1819 que l'on vint m'avertir de l'agonie de Julie, terrassée par une maladie soudaine et foudroyante. Je me précipitais jusque chez elle où je fus horrifiée de son dénuement. Son appartement était un taudis sombre et humide, perché au cinquième étage d'une maison délabrée. Je cherchais des draps propres et des couvertures dans sa seule armoire, mais je n'y trouvais que de vieilles lettres piquées de moisissures. Sa voisine m'apprit que Julie avait été contrainte de gager jusqu'à son linge pour payer les visites du médecin. Fallait-il que je sois une méchante mère pour abandonner sa fille dans une telle indigence ? Les dernières heures que nous devions partager étaient venues. Julie reprit connaissance et me regarda avec une tendresse que je ne lui avais pas connue depuis l'enfance.

- Alors, vous connaissez mon palais, maintenant.

- Chut ! Parler va te fatiguer et tu as besoin de te reposer ma douce Julie.

- Maman, je sais que je vais mourir et j'en suis soulagée, je souffre trop pour endurer cela encore trop longtemps. Mais avant, je dois vous parler.

Je serrais sa main maigre et glacée. Elle toussa, et se redressa sur son oreiller. Je l'aidais à boire un peu d'eau en soutenant sa nuque détrempee.

- Je vous ai haïe, maman, vous devez l'apprendre. Le monde vous appartenait : la beauté, la gloire, les honneurs, le talent et l'argent. J'eus la malchance de n'être que votre fille, marchant dans votre ombre et sans cesse mesurée à l'aune de vos succès. J'étouffais. Vous m'écrasiez de votre renommée, la charge ne cessait de grandir avec les années.

Elle respira longuement et reprit.

- Je n'avais plus qu'une seule idée, me libérer de vous. J'ai pensé à changer de nom pour adopter celui du premier homme que je pensais aimer. Et plus vous rejetiez ce mariage, plus je le désirais. Je jubilais de vous tenir tête et de contrarier vos projets. Vos supplications m'indifféraient. La jalousie m'avait rendue méchante et je ne disposais que de cette seule arme pour me battre avec vous. La nature ne m'a pourvue d'aucun talent car vous ne m'avez rien laissé. Quelques qualités, certes, mais pas de talent particulier. Je me suis essayée à la peinture, à la sculpture et au chant. J'ai tenté de verser dans la littérature. J'ai joué la comédie et j'ai dansé dans des troupes. J'ai usé de mille ruses pour briller dans les salons, mais rien n'y a fait. A chacune de mes entrées en société, je n'avais d'autre choix que d'enfiler le masque que les autres me tendaient : celui de Julie, votre fille adorée. Alors oui, maman, je vous ai haïe parce que je voulais être reconnue et aimée pour la femme que j'étais, et non pas épiée comme la fille de la femme que vous étiez. J'ai voulu prouver au monde que j'avais une personnalité. J'ai échoué. Je n'étais que le miroir sans tain que les curieux traversaient pour tenter de vous approcher et apercevoir l'ombre de la Reine.

Elle respirait de plus en plus péniblement, chaque inspiration était un combat contre l'engourdissement. Je lui ordonnais de se taire et de dormir, mais elle reprit avec l'énergie du vent qui précède l'orage.

- Non, je veux vous parler enfin et tout vous dire, maman. Je ne le pourrai bientôt plus. Lorsque je suis revenue en France, j'ai fréquenté toutes les sortes de personnes qui pouvaient vous irriter. Je m'en amusais comme une enfant, bien que leur compagnie me déplût autant qu'à vous, si ce n'est plus car je les rencontrais chaque jour. Je me suis éprise d'un jeune comédien que mon oncle Etienne m'a présenté. Je le parais de toutes les qualités. Et puis j'ai appris à mes dépens qu'il avait deux vices : le vin tout d'abord. Je me débrouillais pour lui payer ce qu'il buvait chaque soir un peu plus, sous peine qu'il ne devienne violent envers moi. Mais là n'est pas le plus grave.

C'est alors que j'eus l'amertume d'apprendre de sa bouche la vérité qu'elle n'avait pas voulu me confier quatorze ans auparavant.

- Le second vice s'appelait le jeu. Il jouait tous les soirs après ses représentations. Mais la malhonnêteté de ses compagnons l'a entraîné à dépenser des sommes qu'il n'avait pas. Il m'a séduite pour me faire vendre tous mes bijoux, mes meubles et mes autres valeurs. Voyez aujourd'hui les richesses qui m'entourent ! Mais un soir, François est rentré encore plus accablé que d'habitude. Sa conviction d'être en veine de jeu l'avait conduit à hypothéquer un bien de très grande valeur mais qu'il ne possédait pas, et dont j'avais eu la bêtise de lui révéler l'existence. Vous savez de quoi je parle, n'est-ce pas maman ?

Des larmes coulaient sur mes joues, pourquoi ne m'avait-elle pas révélé la vérité plus tôt ? Tout aurait été tellement plus simple. J'aurais été prête à lui donner cet argent pour qu'elle quittât ce manipulateur. Je sanglotais en songeant à tous les tourments que Julie avait traversés sans rien laisser paraître.

- Alors j'ai bien volé votre beau tableau, maman, et je l'ai vendu pour rembourser la dette de jeu de François. Je l'ai vendu à celle que vous détestiez par dessus tout à cette époque de votre vie, je vous devais la vérité.

Et cette vérité m'apparut dans toute sa cruauté: la Murat était entrée en possession du dernier portrait de Marie-Antoinette vivante ! Je me levais d'un bond, ne pouvant réprimer une répulsion à cette idée. Ma détresse se mêlait à ma colère et je ne savais plus quelle attitude adopter devant Julie. Mon amour maternel prit rapidement le dessus, en dépit de la rage qui rongait mon cœur. Je retrouvais ma place à côté du lit.

- Je n'ai que la force de vous demander pardon, maman, pour tout le mal que je vous ai fait. Je vous aimais trop pour bien vous aimer vraiment... Je dois enfin vous révéler une dernière chose maman. Je courtais Caroline pour son argent et l'horreur qu'elle vous inspirait. Mais je la détestais plus encore que vous car je devais la subir chaque jour que Dieu faisait. Sa frivolité le disputait à sa bêtise, j'étais au supplice. Lui vendre le tableau de la Reine et du comte aurait été au-dessus de mes forces mais je m'amusais du tour que je vous jouais. Je n'ai fait que lui céder en gage le tableau d'une petite fille. J'ai troqué une apparence avec une autre apparence. Elle n'a jamais appris ce qu'il y avait derrière mon image.

Julie haletait d'une manière toujours plus saccadée.

- Ma vie n'aura été utile à personne. Ma seule consolation est de penser que mon image aura au moins servi à protéger la Reine de l'envie et de la calomnie. C'est vous qui m'avez donné le plus beau rôle à jouer et je vous ai méprisée. Me pardonneriez-vous avant que je ne parte ? Je ne vous ai pas trahie, maman, quoi que vous en pensiez. Nous sommes toujours demeurées complices, car personne d'autre que vous et moi n'a jamais appris la vé...

Elle ne put achever sa phrase, ses yeux s'étaient fermés doucement. Soudain, elle n'était plus.

Les semaines qui suivirent furent les plus noires de ma vie. Je préfère ne rien vous en dire. La douleur d'une mère ne se conçoit que dans le silence qui l'entoure.

Une nuit, je me mis à fouiller chaque recoin de la maison, à la recherche du plus petit dessin que j'aurais pu faire de ma fille. Je vidais chaque carton délaissé, chaque malle abandonnée, j'épluchais chaque recueil de croquis que j'avais conservé pour dénicher une esquisse oubliée. Toutes ces images que j'avais tracées des années durant devinrent mon unique consolation, je les voulais toutes en ma possession. Peu m'importe qu'il s'agisse au hasard d'une main, d'une épaule ou d'un pied, d'un sourire ou d'un visage, tout ce qui était elle, et d'elle, me manquait. Chaque partie reconquise de son corps ravivait ma mémoire d'instant chéris et précieux. Et lorsque enfin je surprénais un trésor au revers d'un papier froissé, les sanglots m'empêchaient de le contempler. Bientôt je les quémandais ici et là, les ayant disséminés autour de moi avec la fierté inconsciente d'une mère trop aimante. Ma belle-soeur m'en donna, mon frère en retrouva. Je les chérissais avec dévotion.

16

Enfin j'entrepris d'annoncer la mort de ma fille à la Reine de Naples, en usant de termes sincères, mais dénués de larmoiements. Digne quoique meurtrie, je ne m'agenouillais pas devant celle qui avait détourné Julie de ma vie. J'en vins à évoquer le tableau que je convoitais auprès d'elle. On demande grâce à une Reine, quand on implore une mère. Je choisis d'adresser mes termes à la seconde.

"...Ce portrait de Julie est à mes yeux d'une valeur que j'espère vous ne saurez jamais comprendre. Je connais les liens de tendresse qui vous ont unies à un moment de vos vies et je mesure le sacrifice de vous séparer de l'image de votre ancienne amie. Mais j'implore que cette image puisse désormais veiller sur moi afin d'y puiser l'apaisement qui accompagnera ma fin. Bien sûr, je m'engage à vous restituer la somme que vous avez bien voulu en offrir à Julie, ainsi qu'à vous régler les frais liés à son transport jusqu'à Louveciennes".

J'étais sincère, malgré quelque perfidie cachée si l'on relit à deux fois mon message. Mon amertume le défendait à ma douleur et j'avais du mal à prodiguer des caresses sous ma plume. Je tremblais en donnant ma lettre pour qu'elle gagne l'Italie. J'eus alors pour seule distraction la sarabande d'espoirs et de tourments qui nourrissent l'attente.

Je riais et pleurais en un même moment. Je ne mangeais plus ni ne dormais. Je n'étais qu'attente et supplices. Une seconde je pensais : "Elle ne peut pas garder ce portrait, il est à moi, il m'appartient, c'est celui de ma fille. Elle n'a qu'un devoir, celui de me le rendre ou j'irai moi-même le reprendre !". Et le doute s'abattait : "Elle voudra le conserver puisqu'elle me déteste. Elle ne m'a jamais supportée, elle fera tout ce qui est en son pouvoir pour me torturer et me séparer de Julie, même après sa mort...". Je passais ainsi mes journées assise derrière la fenêtre à épier le moindre mouvement en provenance de l'extérieur. Seule la nuit m'empêchait de guetter. Trois semaines passèrent et enfin la nouvelle arriva.

Mars 1820

Madame, l'annonce que vous me faites m'attriste à un point que vous ne sauriez imaginer. La douleur de perdre une amie se double de celle que l'on a de perdre une part de sa vie. Je n'ai

cessé de contempler le portrait de Julie. L'idée que la vie me dépossède une seconde fois de mon amie m'est fort cruelle, sachez-le bien. Mais conserver son portrait ne cesserait de ranimer des larmes sincères, alors qu'il pourrait tant apaiser celles d'une mère.

Cette image sera précieuse pour calmer votre douleur. J'estime en avoir joui assez longtemps pour qu'elle m'appartienne toujours un peu, m'en séparer ne me coûtera que l'effort de l'imaginer. Le réconfort que vous trouverez dans sa contemplation rachètera mes péchés de jeunesse. Je regrette les tourments que je vous ai fait traverser, j'étais éprise de pouvoir et de liberté, la tête m'avait tournée.

J'hésite à vous évoquer mes souvenirs avec Julie, puisque nous n'aimions rien tant que vous agacer. Je conserverai donc ces secrets sans jamais les partager avec vous. Mais celui que je vais vous narrer saura, je le pense, vous toucher.

Un après-midi que nous discutons dans votre salon, nous abordâmes le seul sujet qui nous préoccupât : la coquetterie. Julie évoqua son désir ardent d'acquérir une parure de perles dont l'image l'obsédait depuis qu'elle l'avait aperçue chez un joaillier. Vous refusiez obstinément d'accéder à son désir au motif que ce sacrifice revenait à son mari. Julie me confia que son époux, reparti en Russie, n'avait ni l'envie, ni les moyens de lui offrir le moindre bijou. Elle me demanda la faveur de lui prêter la somme nécessaire contre le gage d'un tableau lui appartenant. J'acceptai à condition d'aimer ce tableau sans réserve.

Julie quitta précipitamment la pièce puis revint encombrée de cette toile dans les bras. Elle plaqua son dos contre la porte, comme poursuivie par une horde de malfaiteurs. Elle me tendit la toile en attendant mon jugement avec une visible anxiété. Bien que l'ensemble ne soit pas tout à fait fini, j'ai été conquise par sa magie et je l'ai tout de suite désiré. Mes yeux ont dû briller pour que Julie applaudisse en sautillant sur place. Je ne pouvais que m'incliner devant la virtuosité de votre palette en dépit de notre défiance réciproque. Je fis porter le lendemain à son domicile la somme qu'elle en attendait.

Plus tard, je m'inquiétais de ne jamais voir briller à son cou la parure qu'elle m'avait dit tellement convoiter. Elle se trouva fort gênée, puis m'avoua que le joaillier l'avait vendue la veille de notre transaction. Je proposai de lui rendre aussitôt son tableau, mais elle préféra conserver l'argent, me dit-elle, afin de pouvoir acheter un autre bijou dont elle tomberait "sous l'empire". Je ris à son trait d'esprit. Elle répéta qu'elle me rembourserait en plusieurs échéances, mais je compris à son regard tourmenté qu'elle serait embarrassée d'en honorer la moindre. J'ai honte de vous l'écrire ce soir mais je fus soulagée de son choix. Je ne manifestais aucune envie de me séparer de ce si beau portrait, en tout cas, pas aussi rapidement. Je ne réclamaï rien à Julie, elle opta pour le silence.

Si j'avais été réellement son amie, me direz-vous, j'aurais dû lui faire cadeau de la somme prêtée et restituer son bien. Vous serez étonnée d'apprendre que j'ai entrepris cette démarche, la voyant se compromettre dans d'épouvantables soucis d'argent. Mais elle n'a su que me regarder fièrement en pinçant la bouche. Elle me répondit qu'elle n'aimait pas les gestes de charité que l'on faisait à son endroit, et qu'elle saurait honorer ses dettes. Je n'ai pas cherché à froisser sa dignité en insistant, mais j'abandonnais une amie dans le plus grave des tourments.

Enfin les semaines, les mois et les années ont passé pendant lesquels nos correspondances se sont espacées jusqu'à ne devenir que de courtoises cartes de vœux de fin d'année. Et enfin nos relations se sont éteintes.

Voilà donc le dernier souvenir qui me rattache à Julie. Plutôt que de resserrer nos liens comme la toile de lin, ce portrait n'aura fait que les distendre sans que j'en sache la raison. Peut-être en avez-vous appris le motif ? Julie a emporté son secret, c'est désormais sans importance. J'espère de toute mon âme cependant que mon amie aura fait bon usage de cet argent.

Hélas je dois vous quitter maintenant. Je ne peux vous accorder la dernière faveur que vous sollicitez. Du prix de ce tableau, je n'ai gardé aucun souvenir. J'offenserai l'âme de Julie en imaginant une somme que j'ai volontairement oubliée et que je ne lui ai jamais réclamée. Prenez son portrait comme je vous le donne, en souvenir de Julie que nous avons tant aimée. Puisse-t-il vous apaiser ! Cette lettre précédera son arrivée car j'ai émis une exigence particulière pour qu'il soit bien protégé.

Je finissais en larmes cette lettre en la serrant contre mon cœur. Je m'étais trompée sur la prétendue frivolité de Caroline Murat, et j'eus bien honte de quelques-unes de mes pensées. En témoignage de ma gratitude, j'expédiais à cette Reine les esquisses de sa fille Laetitia que j'avais réalisées en 1805, pour les adjoindre au portrait que je réalisais.

Je reçus mon tableau cinq jours plus tard, soigneusement protégé dans une caisse de bois capitonné. Pleine d'émotion, je l'extirpais du tissu qui l'entourait : Julie souriait en m'offrant son bouquet de fleurs. J'avais retrouvé ma fille, ma chair, mon sang, mon amie, ma complice. J'avais recouvré la paix.

J'emportais la toile dans ma chambre où je m'enfermais jusqu'au lendemain. Assise face au portrait, je demeurais interdite devant la fraîcheur de la chair de Julie. En dépit des années, mes couleurs n'avaient pas bougé. Mes doigts effleuraient à peine la toile de peur de l'abîmer. Le vernis que j'avais posé en note finale avait permis aux teintes d'être protégées des effets conjugués de la lumière et de la chaleur. J'avais craint que l'emplâtre dont j'avais badigeonné la toile ne manifestât les outrages du temps par un jaunissement ou des craquelures. J'étais ignorante des effets de cet onguent sur de longues années car je ne l'avais utilisé que sur des châssis tendus de médiocre qualité ou lors de brèves opportunités. Mais la toile était intacte.

Sans la douleur de Marie-Antoinette, je n'aurais sans doute jamais réalisé une aussi jolie figure de ma fille Julie, aussi vive, fraîche et spontanée. Je dus reconnaître que mon talent supportait l'anxiété puisque débarrassé de son afféterie flatteuse que je réservais aux âmes fortunées.

Vous savez tout désormais du "tableau qui n'existe pas" dissimulé par le sourire de Julie. Mon orgueil d'artiste ne pouvait étouffer l'existence du premier, ma fierté de mère étant assurée de l'évidence du second.

18 Libre à vous de détruire le portrait de ma fille. Il ne me fera pas défaut puisqu'à l'heure où vous parcourrez ces lignes, je serai partie la rejoindre. Libre à vous aussi de laisser en paix les âmes des deux amants. J'ai été bien incapable de trancher ce dilemme de mon vivant. Je vous laisse en héritage le soin de faire le choix qu'il vous plaira. Au pire, faites-en don au Musée de Paris, comme les trois autres que je vous ai donnés.

La vérité se découvrira simplement. Dans un jour, dans cent ans.

Mes yeux m'abandonnent tout à fait, me voici aveugle.

Je ne discerne plus l'encre de la feuille.

Louise-Elisabeth Vigée-Le Brun

La troisième édition de ce prix a connu un très grand succès auprès de jeunes talents de tous âges. Nous avons reçu une cinquantaine de manuscrits parmi lesquels un ouvrage a retenu l'attention de tous les membres du jury et donc remporté le titre 2009 : "La palette des apparences" de Charles Dellestable.

Charles Dellestable est né le 24 juillet 1968 à Nancy.

Après une maîtrise de Droit obtenue en 1990, il rentre au Ministère de l'Economie où il exerce actuellement les fonctions de chef de service à la Trésorerie Générale de la Haute-Vienne.

Ses parents, décorateurs d'intérieur, lui ont transmis le goût de l'art et des antiquités.

L'inscription à un atelier d'écriture en 2009 l'incite à proposer ses textes à des concours de nouvelles.

La palette des apparences est née d'une fascination adolescente à l'endroit de Madame Vigée-Lebrun. L'entier contexte historique, la chronologie des événements, et leur véracité ont fait l'objet de mois de recherches, à tel point que l'auteur fut à un moment donné incapable de démêler le vrai de l'imaginaire de ses propres écrits !